«Il faut du courage pour renoncer»

Gilles Vervisch, philosophe

Par **Nidal Taibi**

«Ne rien lâcher», «aller jusqu'au bout», «croire en ses rêves quoi qu'il en coûte»: autant de maximes qui ont fini par composer le bréviaire d'une époque où persévérer est érigé en vertu et renoncer assimilé à une défaite. Dans *Le courage de renoncer. Comment faire le bon choix?* (1), le philosophe Gilles Vervisch entreprend de réhabiliter ce geste mal aimé. Fidèle à sa manière de faire surgir la philosophie des scènes les plus ordinaires, il part d'une file d'attente interminable dans un parc d'attractions: après avoir déjà tant patienté, faut-il poursuivre pour ne pas avoir attendu «pour rien», ou renoncer afin de préserver le temps qui reste? L'enjeu dépasse le développement personnel. Il traverse le couple, lorsque la fidélité au passé empêche d'admettre qu'un lien ne tient plus; le travail, lorsque l'obstination mène à l'épuisement; mais aussi la politique, où changer de cap ou renoncer à une réforme passe aussitôt pour une reculade. Et si, dans une époque qui confond volontiers constance et courage, la véritable lucidité consistait parfois à savoir s'arrêter?

Votre livre porte un titre à première vue paradoxal,* Le courage de renoncer. *Dans quelle mesure le renoncement, que l'on associe spontanément à la faiblesse, à l'échec ou à la défaite, peut-il être une forme de courage?

Diogène, le philosophe cynique qui vivait dans un tonneau, admirait, paraît-il, ceux qui, sur le point de partir en voyage, ne partaient pas; ou qui, sur le point de se marier, ne se mariaient pas. Admirait-il les indécis? Ceux qui ne savent pas ce qu'ils veulent? Les lâches? Comment peut-on faire de ceux qui renoncent un modèle de sagesse? Eh bien, justement: parce qu'ils savent prendre des décisions en se moquant du qu'en-dira-t-on. Celui qui renonce, surtout au dernier moment, prouve qu'il a réfléchi. Qu'il sait dire «non» ou «stop», quand tout le pousse à continuer.

Le courage ne consiste donc pas toujours à tenir bon?

C'est vrai qu'on a l'habitude de louer les «leçons de courage et de persévérance», quand des gens surmontent les obstacles pour atteindre leurs buts, luttent contre l'adversité, affrontent la maladie. Mais courage et persévérance ne vont pas toujours de pair: il faut aussi du courage pour renoncer, ne serait-ce que pour admettre qu'on a eu tort. **...**

CELINE NIESZAWER © FLAMMARION


Le grand
entretien

… Persévérer, c'est aussi s'obstiner dans la mauvaise voie, ou s'acharner inutilement. Il faut alors de l'intelligence pour se rendre compte qu'on s'est trompé, et du courage, ensuite, pour en tirer les conséquences. L'erreur est humaine, persévérer dans l'erreur est diabolique. Donc, la persévérance n'est pas toujours une vertu.

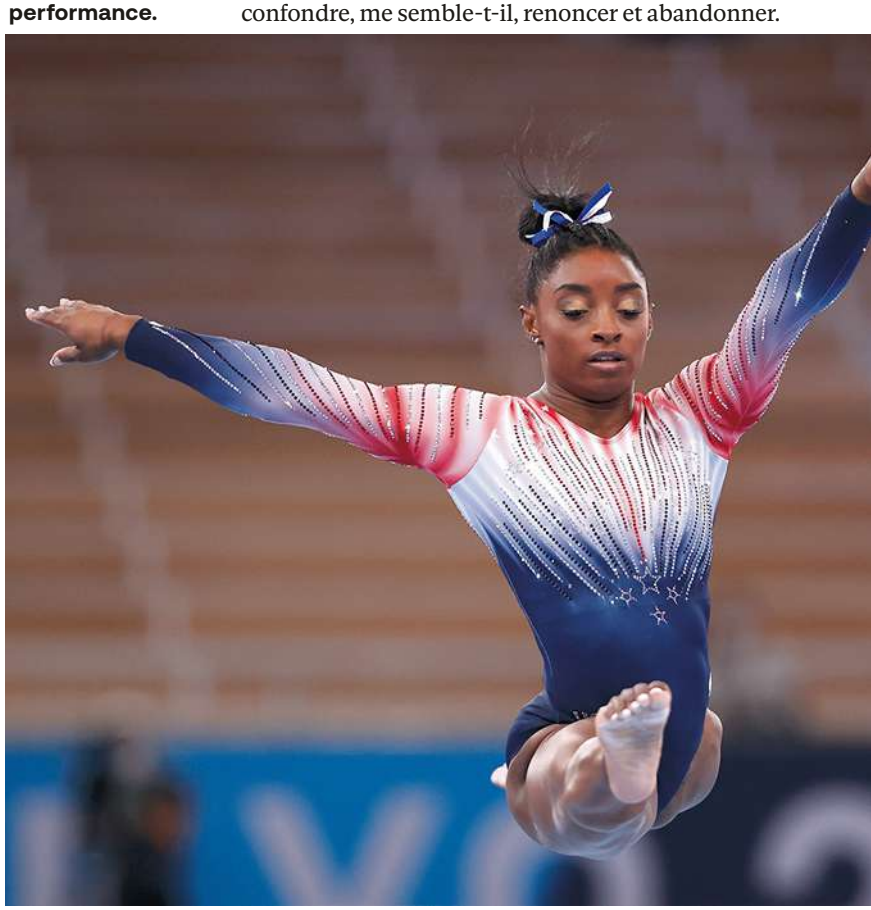
Vous ouvrez le livre par une scène simple: une file d'attente interminable dans un parc d'attractions. En quoi cette situation banale est-elle significative?
Il paraît que faire la queue est à la mode. Que cela donne plus de valeur aux expériences. Au-delà de ça, je voulais ouvrir le livre par une expérience dans laquelle tout le monde puisse se retrouver. On attend une heure ou deux pour un tour de manège qui ne durera pas plus de 30 secondes. C'est long: on ne sait jamais où est la fin, parce que tout est fait pour qu'on l'ignore. Alors, plus on attend et plus on se demande: cela vaut-il le coup? Au bout d'une heure d'attente, vaut-il mieux continuer? Poursuivre? Persévérer? En se disant que ce serait dommage de ne pas aller au bout après avoir sacrifié autant de temps. Si près du but! Mais le bout, c'est où? Est-on si près du but? Il est plus difficile, sans doute, de se dire qu'on a déjà assez perdu de temps, au contraire, et qu'il vaut mieux arrêter les frais. Le temps perdu ne se rattrape plus. Alors, prend-on le risque d'en dépenser encore plus pour ne pas avoir attendu pour rien? Ou renonce-t-on, pour ne pas perdre le temps qu'il reste?

Ce dilemme se retrouve-t-il dans toutes les grandes décisions de l'existence?
Il me semble qu'on a affaire à une bonne métaphore de la vie: on est là, sans trop savoir quel temps nous est imparti, celui qui reste. Le philosophe Blaise Pascal pose un peu la question dans ce sens: si je savais qu'il me restait un jour à vivre, qu'en ferais-je? Et là, je ne sais pas combien de temps doit encore durer cette file d'attente; elle reflète à peu près tout ce qu'on peut entreprendre dans la vie, amoureuse, professionnelle: le jeu en vaut-il la chandelle? Qu'est-ce qui est important pour moi? Faut-il se battre pour sauver ce qui peut encore l'être? Ou, au contraire, renoncer, pour ne pas tout gâcher, et construire autre chose?

Vous soutenez, en somme, que plus nous avons investi de temps, d'énergie, d'argent ou d'amour dans une chose, plus il devient difficile d'y renoncer. Est-ce cela, l'un des grands pièges de l'existence: continuer seulement parce qu'on a déjà trop donné?
Oui. C'est ce qu'on appelle, je crois, une «escalade d'engagement». Plus vous avez investi de temps, d'efforts (et d'argent), plus il est difficile, voire impossible, d'en sortir. C'est un peu le cercle de la passion du joueur: il mise, perd, se dit qu'il va se refaire; mise encore plus, et plus il perd, plus il se dit: «Autant faire tapis.» Mais le joueur est pris dans une spirale: en fait, s'il peut continuer à miser parce qu'il perd, il continuera aussi après avoir gagné, en se disant qu'il peut gagner encore plus. Dans le travail, en amour, on se dit souvent qu'il ne faut pas gâcher tout ce qu'on a construit, etc. Mais c'est ça, le courage de renoncer: prendre conscience du fait que le temps ne fait rien à l'affaire.

On répète souvent qu'il faut «croire en ses rêves», «ne rien lâcher», «aller au bout». A partir de quand ces formules, qui peuvent être stimulantes, deviennent-elles des injonctions dangereuses?
La réponse est dans la question: ces formules sont dangereuses quand elles deviennent des injonctions. C'est-à-dire des ordres venus de l'extérieur, qu'on suit sans réfléchir. Mes «rêves» sont-ils vraiment les miens? Est-ce que je ne cherche pas plutôt à faire plaisir à mes parents? Ou à suivre un modèle conforme aux valeurs de la société? Steve Jobs lui-même, qui fait de la persévérance la mère de toutes les vertus et de toutes les réussites, a abandonné les «grandes» études que ses parents voulaient le voir poursuivre. Il n'a pas rien lâché! Et s'il a plus ou moins «réussi» dans son entreprise, c'est qu'il a su renoncer, justement. Il s'est mis à la calligraphie, formation qui lui a servi plus tard.

Mais qu'est-ce qui distingue un renoncement lucide d'un abandon dicté par la peur?
Un jour, on m'a demandé: «Et vous, à quelle chose importante avez-vous renoncé?» Il me semble que la question est inverse: il faut se demander ce qui est important pour renoncer à ce qui ne l'est pas. Le renoncement lucide est celui guidé par mes propres valeurs. A quoi tiens-je vraiment? Qu'est-ce que je suis prêt à sacrifier? Ou pas? Il ne faut pas confondre, me semble-t-il, renoncer et abandonner.



Simone Biles a préféré renoncer au concours individuel aux JO de Tokyo plutôt que de livrer une piètre performance.

Renoncer et se résigner. D'abord, renoncer, c'est abandonner volontairement, quand il est encore temps, quand il s'agit encore d'un choix. Quand on sait que ça ne vaut plus le coup, avant même d'avoir tout perdu. Ensuite, renoncer n'est pas se résigner. On peut persévérer, poursuivre ou continuer, justement parce qu'on est résigné, qu'on refuse de choisir et d'agir. La différence, c'est quand on a encore le choix; se résigner, c'est simplement laisser les circonstances extérieures décider à sa place.

Vous allez jusqu'à écrire que «renoncer, c'est s'engager». Comment un refus, une défection, une abstention peuvent-ils devenir des formes d'action, notamment en politique?
On dit volontiers «choisir, c'est renoncer», mais je montre que l'inverse est vrai: «renoncer, c'est choisir». L'abstention politique, comme le boycott économique, refuser de voter ou d'acheter, sont effectivement des formes d'action. Le client qui continue d'acheter un produit ou l'électeur qui vote laisse le système établi fonctionner. Dans certains cas, le renoncement, ou le retrait, ou le boycott produisent beaucoup plus d'effets, et sont donc des formes d'action plus efficaces.

En politique, renoncer est presque toujours vécu comme une reculade. Un responsable public peut-il admettre qu'une réforme, une décision ou une stratégie ne tient plus, sans être immédiatement accusé de faiblesse?
Quand un responsable politique revient sur un projet ou une annonce, les médias sont les premiers à parler de «rétropédalage». En même temps, quand on est en démocratie, l'exercice du pouvoir ne doit-il pas être un dialogue constant entre le peuple et ses représentants, qui doivent pouvoir renoncer si l'idée apparaît mauvaise à tout le monde? L'erreur est humaine, tout le monde peut se tromper, et cela me paraît plus courageux de le reconnaître. L'éthique de la responsabilité, qu'avait théorisée le célèbre sociologue allemand Max Weber, c'est savoir renoncer, si les circonstances l'exigent ou que les conséquences sont mauvaises. Si 80% de la population se prononcent contre votre projet de réforme, est-il forcément héroïque de tenir, envers et contre tous? Ai-je forcément raison contre tout le monde? Ne faut-il pas savoir écouter les autres, de temps en temps? Et admettre, avec un certain courage, qu'on a pu se tromper?


GETTY

«Celui qui renonce prouve qu'il sait dire "non" ou "stop" quand tout le pousse à continuer.»

Sur un autre plan, vous prenez l'exemple de Simone Biles, qui renonce à concourir au pied du podium olympique. Pourquoi ce type de retrait peut-il demander plus de force que la performance elle-même?
C'est vraiment Simone Biles qui m'a inspiré ce livre, quand elle déclare forfait à Tokyo, en 2020, au début du concours individuel de gymnastique, elle, l'athlète star multirécompensée, on ne comprend pas. Tout ça pour ça! Des années d'entraînement, de «sacrifices», comme on dit. Alors, pourquoi renoncer si près du but, et pour ainsi dire, au pied du podium? Les observateurs de l'époque ont cru y voir une forme de lâcheté: elle ne se sentait pas en forme, et aurait voulu éviter la honte d'une mauvaise performance. Mais, comme le révèlent justement ces réactions, il était beaucoup plus difficile de prendre cette décision de ne pas concourir devant autant de monde.

Vous distinguez nettement persévérance et obstination. A quoi reconnaît-on qu'on n'est plus en train de tenir bon, mais simplement de s'acharner? Y a-t-il des signaux concrets?
C'est sans doute la question la plus difficile, et je ne suis pas certain d'avoir la réponse. Ce que je propose, dans ce livre, c'est déjà de remettre en question une évidence: persévérer, c'est bien; renoncer, c'est mal. J'essaie de montrer qu'il vaut mieux renoncer, parfois, souvent: c'est plus utile, c'est plus efficace, c'est plus moral, même, dans certains cas. Dans cette époque de performance, on dit souvent: «Parce qu'ils ne savaient pas que c'était impossible, ils l'ont fait.» Comme s'il fallait toujours poursuivre, même sans aucun signe de progrès. Mais si c'est vraiment impossible, il vaut mieux s'arrêter. Le mythe de la persévérance envers et contre tous est tenace, et il encourage à continuer, même quand tout nous en empêche. Je pense qu'il faut être un peu attentif, un peu humble, un peu «réaliste», parfois, aussi. Peut-être le signe est-il, tout simplement, qu'on n'est que dans la peur. Tant qu'on est dans la joie, on n'a pas grand-chose à perdre.

Votre chapitre sur le couple s'ouvre sous le signe de* Je suis venu te dire que je m'en vais. *Dans la vie amoureuse, pourquoi est-il parfois si difficile de reconnaître qu'un lien auquel on a beaucoup donné ne tient plus?
C'est difficile, sans doute, parce que ce lien a créé une structure, une «zone de confort», peut-être. C'est un peu ce qu'on dit: «Tu ne vas pas me quitter! Pense aux enfants, pense au crédit!» Il y a une double difficulté, à mon avis, pour couper le cordon: d'abord, après plusieurs années, il est sans doute difficile de définir le lien qui nous unit; il reste de l'attachement, sans doute, un hommage à tout ce qu'on a construit, vécu ensemble. Mais comment savoir exactement ce qu'est devenu ce lien? Il ne reste peut-être que **...**

… la simple habitude d'être ensemble, et la peur, peut-être, de voir s'effondrer la structure qui nous a portés jusqu'ici. Quitter l'autre, c'est rompre avec une part de soi-même, faire le deuil de soi-même. Accepter de changer, voire de se métamorphoser soi-même. Ce qui peut être terrifiant.

Dans le couple, comment savoir si l'on persévère par fidélité… ou si l'on s'obstine dans une relation qui ne correspond plus?
Déjà, rester par devoir présuppose que le devoir consisterait à rester. Que se quitter, c'est mal, et tout faire pour rester ensemble, c'est bien. C'est un peu le ton de la chanson de France Gall: «Laisse tomber les filles, un jour c'est toi qu'on laissera.» C'est un peu banal de dire cela, mais il y a un vieux fond de morale religieuse dans le mariage. Le philosophe américain Stanley Cavell, dont je parle dans le livre, dit à peu près qu'il n'est pas plus moral de rester ensemble et de sauver le couple à tout prix que de se séparer. La question n'est pas morale: il s'agit plutôt de savoir, effectivement, quel genre de vie on veut; et quel genre de personne on veut devenir. C'est un choix. Celui des uns vaut bien celui des autres. Il est en effet préférable de partir si l'on ne se sent plus en cohérence avec soi-même. Dans le fond, il est plus difficile de connaître son devoir que de faire son devoir. Doit-on vraiment rester ensemble? Mais c'est un vrai dilemme: la fidélité envers soi-même n'est-elle pas parfois en conflit avec la fidélité à l'autre ou aux autres?

Qu'est-ce qui nous empêche alors de partir, même lorsque nous sentons qu'une relation ne nous correspond plus?
Le philosophe américain Emerson montre qu'il y a deux obstacles à la confiance en soi: d'abord, bien sûr, le conformisme. L'attention excessive qu'on peut avoir au regard des autres. Quand on choisit en fonction de ce que les autres attendent, ou plutôt, de ce qu'on croit qu'ils attendent. On continue ou on n'ose pas renoncer, simplement parce qu'on a peur du regard des autres.

Et peut-on aussi devenir prisonnier de l'idée que l'on se fait de sa propre cohérence: «J'ai toujours été ainsi, j'ai toujours voulu cela»?
En effet, c'est le deuxième obstacle à la confiance en soi identifié par Emerson: le souci de la «cohérence»; des formules qu'on entend assez souvent de nos jours: être fidèle à soi-même, etc. Mais on a le droit de changer! On ne peut que changer: «On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve.» Si ce que j'ai fait, ce que j'ai été, et ce que j'ai aimé, jusque-là, ne correspond plus à celui que je suis, il faut sans doute savoir rompre avec le passé, justement pour ne pas renoncer à soi, c'est-à-dire à ce qu'on est devenu. C'est la peur du changement, du devenir, sans doute, qui empêche de renoncer à certaines choses.

Dans le monde du travail, beaucoup s'accrochent à une carrière, un poste, une promesse de réussite, parfois jusqu'à l'épuisement. Le burnout est-il aussi, parfois, le symptôme d'un renoncement impossible?
Rien n'est impossible, dans le fond. Quand Simone Biles a décidé de renoncer à ses Jeux olympiques, c'était justement parce qu'elle souffrait d'un burnout. Même ça, il faut savoir le reconnaître. On ne s'en rend pas forcément compte. Mais disons que le burnout est le symptôme d'un renoncement manqué. Renoncer, encore une fois, est une décision, un choix volontaire, éclairé, effectué avant qu'il ne soit trop tard, par exemple pour éviter le burnout. Je cite l'exemple d'un collègue, professeur, qui s'était ainsi mis un mot dans son casier: «Si tu abandonnes, ils ont gagné!» «Ils», ce sont les élèves, sans doute, qui lui menaient la vie dure, ou l'administration. Mais à quoi bon supporter, jusqu'au burnout, les pires situations, au nom d'un courage destructeur.

Vous consacrez un chapitre à «renoncer à réussir». Dans une société obsédée par la performance, que signifie réussir sa vie si l'on accepte justement de ne pas réussir?
Tout dépend de ce qu'on appelle «réussir». Le terme évoque l'idée de récompense, ou de médaille, de gain, sur fond de société de compétition. L'accumulation de biens matériels, aussi. La «réussite» se mesure volontiers à l'argent et à la reconnaissance sociale. L'exemple type était Bernard Moitessier, qui a choisi de ne pas passer la ligne d'arrivée de sa course en bateau, pour se diriger vers le Pacifique. Il a préféré le voyage à la médaille. L'essentiel, c'est de savoir ce qui nous paraît le plus important dans la vie. D'abord, je ne suis pas certain que le modèle de «compétition» soit le seul qui définisse une vie «réussie». Créer des liens, des rencontres, c'est bien aussi. Sans se demander qui est le «meilleur». Plutôt que de travailler à devenir le meilleur, on peut chercher à devenir meilleur, tout simplement. S'entendre avec les autres, ses semblables, ses alter ego, plutôt que d'y voir des concurrents, des adversaires ou pire, des marche-pieds. Et puis, qu'est-ce qu'une vie réussie? Consiste-t-elle à gagner des trucs et accumuler des machins, ou plutôt à vivre des expériences?

Au fond, si vous deviez laisser une idée au lecteur, quelle serait-elle?
Ce serait sans doute de ne pas trop s'en vouloir ou culpabiliser, quand on doit, pour une raison ou une autre, lâcher prise, prendre du temps et de la distance, plutôt que de foncer, et de se forcer à supporter tout et n'importe quoi, pour obéir aux injonctions d'une société de la performance et de la joie. Le bonheur, si je veux! Laissez-moi aller mal si je ne peux pas faire autrement. On a le droit de ne pas avoir de courage, un moment, d'être plus faible, moins bien. Et quand bien même, renoncer, c'est souvent reculer pour mieux sauter. Beaucoup de gens se réveillent un peu tard, peut-être, en se disant qu'ils n'ont pas eu la vie dont ils rêvaient. Alors, se poser un peu pour se donner un moment de réflexion, un jour ou sept ans, c'est bien aussi. ●

(1) *Le Courage de renoncer. Comment faire le bon choix?*, par Gilles Vervisch, Flammarion, 176 p.

Bio express

1974
Naissance, à Rouen.

2000
Agrégé de philosophie.

2009
Publie son premier essai, *Comment ai-je pu croire au Père Noël? Philosopher au quotidien* (Max Milo).

2010–2011
De la tête aux pieds. Philosophie du football (Max Milo) puis *Tais-toi et double! Philosophie du code de la route* (Max Milo).

2015
Star Wars, la philo contre-attaque (Le Passeur).

2019
Publie *Peut-on réussir sans effort ni aucun talent? Les mirages du mérite* (Le Passeur).

